



temporada alta

festival de  
tardor de  
Catalunya.  
Girona - Salt

2012

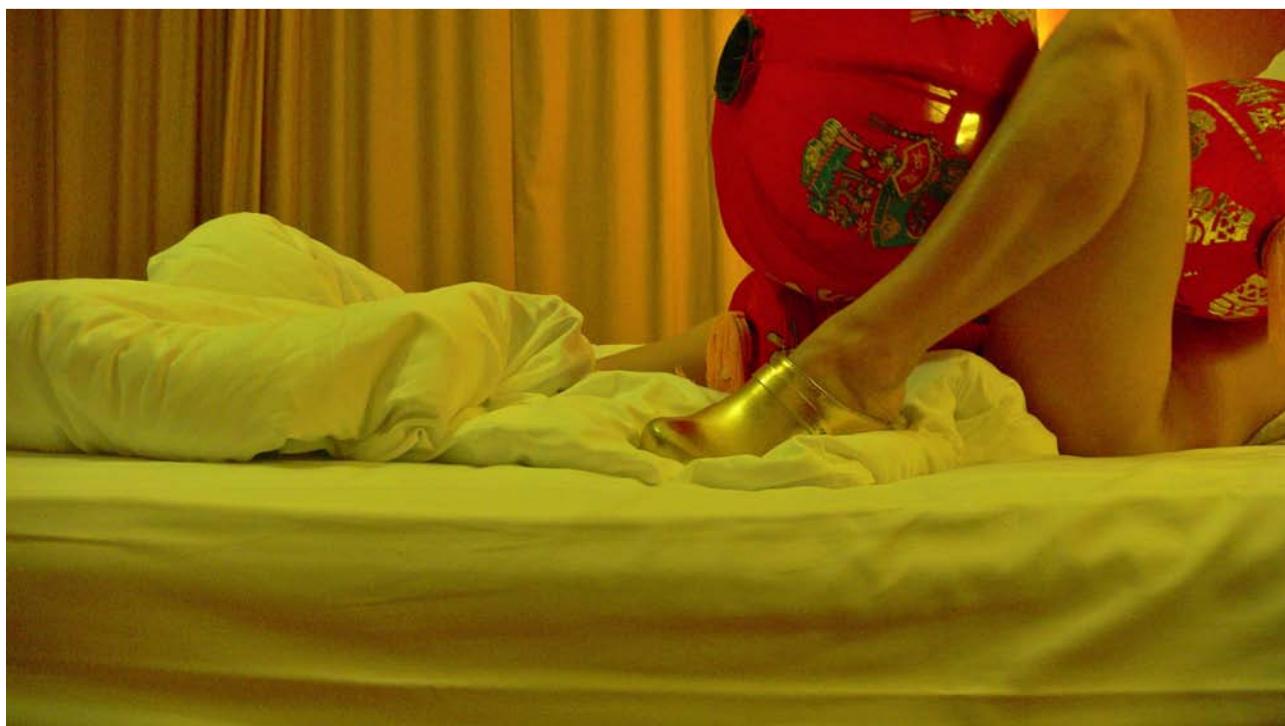
d

t

c

i

# Ping Pang Qiu d' Angélica Liddell



Angélica Liddell

## Recull de crítiques i premsa

---

Un festival de: Bitò Produccions



***“Liddell ha recibido el Premio Nacional de Literatura Dramática 2012 por su obra La casa de la fuerza (...) ha reconocido así una carrera que inició en 1988 y la ha convertido en un nombre destacado del teatro contemporáneo”***

**El Mundo. 05/11/12**

## **Sobre altres espectacles, la crítica ha dit...**

***“L’ovació del públic va durar més de deu minuts (...). La potència del foc Angélica Liddell ens deixa sense paraules, com aclaparats per tanta bellesa que emana la seva concepció teatral”***

**Marie-José Sirach. L’Humanité. 12/07/10.**

***“Examens de sang perquè sangri el cor, cossos tallats per revelar les cicatrius morals del dolor; la composició és d’una bellesa impressionant. L’escriptura densa d’Angélica està plena de violència i coherència”***

**Delphine Michelangeli. Le Dauphine Vaucluse. 12/07/10.**

***“Su teatro no es fácil. Nace de la indignación, de una fantasía bastarda pero devota de los mitos, los cuentos y una realidad opresiva y asfixiante. Es radical y frágil. Molesta y perversa. Un talento raro, una voz incómoda”***

**Jesús Ruiz Mantilla. El País. 07/11/11**

***“Gira entorn de la violència generalitzada d’un món dominat pels homes i recolzat per les dones, és un excés de belles imatges que, amb ironia, parla de les obsessions, les pors (...). Una obra d’art subjectivament apassionant i universal que despulla l’ànima i el cos”***

**Festwochen. 2011.**

## El Mundo. 05/11/12

CULTURA | A la mejor obra publicada

### Angélica Liddell gana el Premio Nacional de Literatura Dramática

'La casa de la fuerza' ha sido elegida por el Ministerio de Cultura

Efe | Madrid. Actualizado **lunes 05/11/2012 16:59 horas**

La dramaturga y actriz catalana Angélica Liddell ha recibido hoy el Premio Nacional de Literatura Dramática 2012 por su obra '**La casa de la fuerza**', ha informado el Ministerio de Cultura, Educación y Deporte, que entrega este galardón.

Este premio, dotado con 20.000 euros, distingue una obra de autor español escrita en cualquiera de las lenguas oficiales del Estado y editada en España durante 2011, y ha reconocido así una carrera que se inició en 1988 y que ha convertido en Liddell en un nombre destacado del teatro contemporáneo español. Angélica Liddell (Figueras, Gerona, 1966), **licenciada en Psicología y Arte Dramático**, es escritora, actriz y directora de escena.

La artista ha tenido en **la muerte y la locura** un hilo para su obra, en títulos como 'Greta quiere suicidarse', 'La falsa suicida' o 'Suicidio de amor por un difundo desconocido'. Su obra está compuesta de **narrativa, poesía y performances**, además de textos teatrales, muchos de ellos estrenados en España, Brasil, Colombia, Bolivia, Portugal, Alemania, Chile, República Checa y Francia, y traducidos al portugués, alemán y francés.

Es autora, entre otras, de 'El matrimonio Palavrakis' (2001), 'Once upon a time in west Asphixia' (2002), 'Hysteria Passio' (2003), 'Y los peces salieron a combatir contra los hombres' (2003), 'El año de Ricardo' (2005), 'Boxeo para células y planetas' (2006), '**Perro muerto en tintorería: los fuertes**' (2007), 'La desobediencia' (2008), 'Anfaegtelse' (2008) y 'La casa de la fuerza' (2009). Ha publicado los títulos de narrativa 'En el suspiro', 'El lucernario embozado' y 'Camisones para morir', y en poesía 'Los deseos en Amherst'.

El jurado que ha otorgado este premio ha estado presidido por la directora general de Política e Industrias culturales y del Libro, **María Teresa Lizaranzu**, y han formado parte de él intelectuales como Soledad Puértolas y Luis María Ansón

**L'Humanité. 12/07/10.****l'Humanité.fr**

ENVIÉS DE CHANGER LE MONDE

CULTURE - le 12 Juillet 2010 Avignon

**Angélica Liddell, un ange noir parachuté au cloître de Carmes**Mots clés : [Festival d'Avignon 2010 \(/mot-cle/festival-davignon-2010\)](#) ,**Angélica Liddell. Retenez bien son nom. Sa Casa de la fuerza est une épopée dans l'intimité des femmes, un acte de « résistance civile » ici et là-bas dans le monde. Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.**

En plein coeur de la nuit avignonnaise, à l'heure où même les cigales ne chantent plus, le public, debout, a ovationné dix longues minutes durant Angélica Liddell et ses actrices. Il est 2 h 30 du matin et tout va bien. Oubliées la chaleur, la fatigue, la foule, les courbatures. La puissance de feu d'Angélica Liddell nous laisse sans voix, comme terrassés par tant de beauté qui émane de ce geste théâtral total.

**Des corps et des coeurs meurtris**

Sur le vaste plateau du cloître des Carmes, gisent la carcasse d'une voiture retournée par l'homme le plus fort du monde, des centaines de pétales de fleurs, de simples croix posées çà et là, de petits bonshommes en pâte à modeler, des cageots de bière Mahou, des sacs de charbon éventrés... C'est l'humanité tout entière qui a échoué là, à cet endroit, et c'est l'histoire de cette humanité qu'est venue nous raconter Angélica Liddell. L'histoire du « féminicide », l'histoire de « la résistance civile » des femmes, qui, soudain, se lèvent, s'embrassent et refusent d'être sacrifiées sur l'autel du machisme mondial. La Casa de la fuerza se déroule en trois actes. Trois femmes (Angélica Liddell, Getsemani de San Marcos et Lola Jimenez) sont attablées. Elles ouvrent bière sur bière, allument clope sur clope, rient, pleurent, se battent, éclatent de rire, s'embrassent. Elles racontent, se racontent. Parlent d'amour, de coups d'amour, de corps et de coeurs meurtris, d'humiliation. Mais elles se sont trouvées. Et fêtent leurs retrouvailles. Elles pourraient être dans un café enfumé de Madrid ou de Stockholm. Tous les lieux ne se ressemblent-ils pas quand l'ennui et la tristesse suintent des murs ? Mais voilà qu'un orchestre de mariachis prend place sur scène. Angélica Liddell se lève, titube, mais c'est de ce trop-plein de vie qu'elle titube et elle chante des charangas, ces vieilles rengaines mexicaines qui disent le blues de cette partie-là du monde, et elle se réincarne sous nos yeux dans la peau de la vieille et grande Chavela Vargas. Et elle chante comme si sa vie en dépendait. C'est une version punk, outrageante et outragée qui jaillit du fond de sa gorge. Et c'est beau à en pleurer. Dans le deuxième acte, Liddell s'est réfugiée à Venise pour oublier un chagrin d'amour. Nous sommes en janvier 2009 et l'armée israélienne bombarde Gaza. Elle filme la télé, tient un journal intime et nous livre en pâture des extraits. Elle est dans cet entre-deux où les nouvelles du monde lui parviennent filtrées par son désespoir. Elle éructe, elle blasphème, elle jure contre la guerre, contre les juifs, contre les hommes. Impuissante, elle retourne sa haine contre elle-même. Et se scarifie. Pour expier tous les malheurs du monde quand les mots ne peuvent plus rien. Le sang coule et elle s'éponge avec des mouchoirs de lin dont elle recouvre délicatement le visage de ses partenaires. Plus tard, elles porteront dans un va-et-vient étonnant des canapés qu'elles disposeront sur le plateau et sur lesquels elles déposeront des bouquets de fleurs comme sur autant de cercueils à ciel ouvert. Exit les canapés dans un mouvement contraire. Elles déversent alors des dizaines de sacs de charbon sur le plateau jusqu'à former de petits terrils sous une lune blafarde. Leurs robes blanches noircissent à vue d'oeil tandis qu'on souffle, qu'on souffre avec elles. Elles tombent d'épuisement. Trois jeunes femmes (Cynthia Aguirre, Perla Bonilla et Maria Sanchez) arrivent doucement et les dégagent de dessous les décombres. Elles quittent le plateau sur la pointe des pieds. Et c'est beau à en pleurer. Dernier acte. Les trois jeunes femmes qui ont clos le précédent parlent. Elles sont mexicaines. Ce qu'elles racontent est de l'ordre de l'insoutenable. Elles énumèrent les prénoms, l'âge des victimes de Ciudad Juarez. Et au milieu de cette ritournelle macabre passe un souffle de vie, d'espoir. Elles sont là, debout, témoignent. Une sacrée victoire sur la peur, le silence, l'enfermement. Puis, toutes les six font cercle autour d'un violoncelliste (Pau de Nut). Il chante Love me tender, Ne me quitte pas, tandis qu'elles le couvrent de fleurs. Un sentiment de douceur et d'apaisement vous étreint. Et c'est beau à en pleurer.

**La violence jusque dans les mots**

Ici, le temps s'est arrêté. Ici, on ne triche pas, on ne ment pas. On vit. On meurt. On ressuscite. Angélica Liddell défie le temps, l'espace, les lois de la gravité. On pourrait penser qu'elle malmène son corps dans une provocation étudiée, mais ce serait lui faire un faux procès. Car la violence est dans les mots, dans les actes perpétrés ailleurs que sur le plateau, par des hommes empreints de bestialité. Le théâtre de Liddell panse les plaies ouvertes de nos soeurs de Ciudad Juarez, province de Chihuahua, enlevées, violées, battues à mort et jetées dans les décombres de la ville. Et c'est bouleversant. Au cloître des Carmes, jusqu'à demain, 21 h 30.

**Le mystère Angelica Liddell**

Inconnue jusqu'ici – et pour cause, jamais elle n'était venue jouer en France –, Angelica Liddell est auteur de plusieurs pièces, metteur en scène et actrice. Installée à Madrid, elle fonde en 1993 la compagnie Atra Bilis. Son travail singulier, étrange, se construit loin des circuits habituels. Outre la Casa de la fuerza, elle présente au festival d'Avignon du 17 au 19 juillet à la chapelle des Pénitents blancs El ano Ricardo, une variation à sa manière sur Richard III.

## Le Dauphine. 12/07/10.

FESTIVAL D'AVIGNON/LE COUP DE COEUR DE LA RÉDACTION

### “La Casa de la fuerza” d’Angélica Liddell

L’Espagnole Angélica Liddell signe avec "La Casa de la fuerza" une oeuvre dantesque et universelle sur la violence subie par les femmes. En 5heures et 3 tableaux, cette traversée au coeur de six femmes et de leur douleur les sublime. Une première en France, surtitrée, qui devrait toucher le coeur des Hommes. Quand la souffrance croise le fer avec la force

Trois comédiennes racontent l’impossibilité d’être femme quand la relation à l’autre devient humiliation et cruauté.

Des femmes seules qui s’enduisent de citron pour se préserver de l’acidité masculine et se racontent des histoires de flingues en fumant et picolant.

Des femmes habituées à la douleur physique et morale qui compensent avec des comportements virils. Elles mettent leur corps à l’épreuve physique, dans cette "Maison de la force" à ciel ouvert, pour dépasser la souffrance.

Composant un tableau de vénus modernes et de symboles christiques, elles deviennent forcenées, charriant des canapés et des sacs de charbon jusqu’à l’épuisement, ne trouvant le salut de leur rejet qu’en le transcendant dans la douleur. La performance, titanesque, n’est jamais gratuite car théâtralisée et juste. Prises de sang pour saigner le coeur, corps taillés pour révéler les stigmates des cicatrices morales, hurlements de chagrin, la composition est d’une beauté à couper le souffle de l’émotion.

L’écriture dense d’Angélica Liddell est saisissante de violence et de cohérence De Vivaldi à Glenn Gould Ces coureuses de fond rejoignent, dans le dernier tableau, plus allégorique voire angélique, trois mexicaines qui témoignent de l’ignominie des violences subies par les femmes de Ciudad Juarez au Mexique, "un pays qui fait mal".

Un Chihuahua ou fusillade et viols sont quotidiens. "Des fleurs assassinées" aliénées par le travail et les hommes, protégées par ces anges roses et noirs, qui nous transportent du plus mystique Cum de dedit de Vivaldi aux doigts magiques de Gould sur Bach.

**Libération. 11/07/11.**

THÉÂTRE

**Angélica Liddell, la douleur de A à Z**

11 juillet 2011 à 00:00 (Mis à jour: 11:00)

« "Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme" : un projet d'alphabétisation », d'Angélica Liddell. (Ricardo Carrillo de Albenaz)

**CRITIQUE Avignon . Révélation de 2010, l'Espagnole dans son nouveau labyrinthe. Par RENÉ SOLIS (à Avignon)**

Cela fut le choc du festival l'an dernier. Une pièce fleuve, voyage au bout de la douleur, de l'ivresse et du sang ; un «éloge» du monstre (Richard III), sous forme de performance : deux pièces coups de tonnerre et révélation d'une Espagnole inconnue en France, Angélica Liddell, auteure, actrice, metteuse en scène, ennemie de la mesure. Liddell est de retour.

**Lapin.** L'exercice a sa part de risque. Certains diront que *Maudit soit l'homme qui a confiance en l'homme* n'a pas la force spectaculaire de *La Casa de la Fuerza*, le spectacle de l'été passé aux Carmes. C'est en partie vrai, *Maudit soit l'homme* est une pièce moins multiforme, dépouillée. Et c'est faux : Liddell n'est pas du genre à recycler, mais à s'aventurer plus loin. Si dans *Maudit soit l'homme*, la mélancolie l'emporte sur la violence, l'effet n'en est pas moins dévastateur. Liddell a conçu sa pièce comme un abécédaire, égrené en français audébut du spectacle, par des fillettes costumées en lapin, de «*A comme argent*» à «*Z comme Zidane*» en passant par «*M comme méfiance*», chaque définition (deux lignes ou pages) étant distribuée de façon non alphabétique.

Première entrée : «*E comme enfant*»: «*Je n'ai pas connu un seul enfant qui soit devenu un bon adulte.*» Le ton est donné, et c'est peu dire qu'il sera grinçant. L'abécédaire est un labyrinthe semé de lapins empaillés, qu'elle arpente vêtue en petite fille, accompagnée d'une autre actrice (double et petite soeur), Lola Jiménez. *Maudit soit l'homme* est un voyage sous forme de jeu de massacre (*Alice au pays des horreurs*), qui mène, lettre après lettre, de la rage à la tristesse, et s'achève sur «*U comme Utopie : Que plus un enfant ne soit conçu à la surface de la Terre.*»

En chemin, elle fait des rencontres - groupe d'acrobates chinois, autres acteurs -, écoute encore et encore un piano mécanique qui joue du Schubert, écorche un flamenco, et sème la désolation à travers ses mots, jusqu'à littéralement se faire rentrer dans la gorge un *Ave Maria* détourné : «*Je ne te salue pas Angélica/Pleine de merde/Le Seigneur n'est pas avec toi/Tu es maudite entre toutes les femmes/Et maudites soient tes entrailles/Putain d'Angélica/Mère de personne/Ne prie pour aucun de ces connards/Ni maintenant/Ni à l'heure de ta putain de mort.*» Glauque ? Drôle surtout. A la fois figure du monstre, réincarnation par moments de l'ordure qu'elle projetait dans *El Año de Ricardo*, son spectacle inspiré de *Richard III*, et pénitente consolatrice de la douleur du monde, gardienne des enfants morts, Angélica est aussi le bouffon imprécateur, amateur de soliloques répétitifs à la manière de Thomas Bernhard : «*Seul quelqu'un de bien pourrait jouer du Schubert. Même Schubert ne pourrait pas jouer du Schubert. Notre infamie pèse tellement sur les pianosqu'on ne peut plus jouer du Schubert sans le salir.*»

Plus besoin d'ivresse en scène ou de scarifications (la lame de rasoir est depuis toujours un outil de prédilection d'Angélica Liddell), quand la destruction du monde par les mots dévaste tout aussi efficacement, avec des grenades en forme de paradoxes: «*S comme société: Si seuls les braves gens/avaient droit aux allocations chômage/Les familles seraient mortes de faim/C'est-à-dire de méchanceté.*»

**Arbre.** Contre les fantômes du mal, Angélica Liddell part en guerre, s'y brûle, s'y épuise. Et ses moments d'abandon, quand il n'y a plus rien à faire que lire un livre au pied d'un arbre en carton-pâte, serrent le coeur, une envie de pleurer qui remonterait de très loin. Moins «spectaculaire» ? Oui, on l'a dit. Mais gare à la force de résonance.

**Télérama. 16/07/10.****Le beau bordel d'Angélica Liddell**

SUR LE PONT, EN AVIGNON | Un choc, une révélation. Avec "Casa de la fuerza", sa performance de cinq heures, la jeune chorégraphe espagnole Angélica Liddell a fait sensation au festival d'Avignon. Son prochain spectacle commence le 17 juillet. Il faut y courir.

Le 16/07/2010 à 00h00

**Daniel Conrod**

**Il était près de quatre heures du matin.** Nous étions debout sur les gradins, une couverture sur les épaules, à battre dans nos mains, presque bêtement, tant nos applaudissements étaient impuissants à dire aux artistes, et à la première d'entre eux, Angélica Liddell, notre merci, notre émotion, notre solidarité, notre accord, notre joie de partager la même humanité. Et puis nous nous sommes retrouvés dans la rue presque déserte, devant le Cloître des Carmes. Bouleversés, assommés, tremblants, lessivés, désœuvrés, impuissants, ne trouvant pas nos mots. Nous avions un peu froid. Froid surtout à l'intérieur de nous-mêmes. Rentrer dormir ? Pour quoi faire ? C'était idiot. Nous voulions échanger encore et encore, comparer nos sensations, nous rappeler tel ou tel détail... La peur que tout se perde. Nous sortions de "La casa de la fuerza" un spectacle-performance de plus de cinq heures de et avec l'espagnole Angélica Liddell créée en 2009 et présenté à Avignon du 10 au 13 juillet. Jamais nous n'avions entendu son nom. Et dès la première image - une petite fille traversant le plateau dans un avion rose à pédales - , nous savions que nous avions été convoqués en cet endroit par une grande et véritable artiste. C'est à dire quelqu'un ayant un regard sur le monde, sachant le soutenir avec ses propres moyens - chez Liddell, le chant, la danse, le théâtre, les arts plastiques, la clope, la bière, le transport de charbon ou de canapés... - et le faire partager.

**Une fois l'image de la petite fille envolée,** tout s'enchaîne aussi sec. L'idée, c'est que cela urge. Qu'il faut sans tarder s'attaquer au bétail. A quelque chose d'aussi puissant que le destin. Qu'il s'agit non seulement de combattre ou de comprendre mais de briser. On pense aux tables de la loi. Cette loi dont il s'agit ici est celle des hommes, des mâles, des dominants de tout poil et de toute engeance. L'ordre immémorial derrière lequel s'abritent ceux qui considèrent le corps des femmes - et finalement tous nos corps - comme leur propriété. Ou la construction sociale qui les a fabriqués. Ou l'ensemble des représentations conscientes ou non à la base de toute sorte de domination. Ainsi voit-on trois femmes à l'abattage fulgurant, dont la Liddell, cloper ou picoler tandis qu'elles se racontent les violences dont elles sont l'objet. Ainsi les voit-on travailler leurs muscles dans à peu près toutes les positions à coups d'haltères ou engager des courses interminablement circulaires, dans le même temps où un violoncelliste également haute-contre entonne le "Nisit dominus" de Vivaldi.

**La Marsellaise. 06/11/12.****LIDDELL BIG WOMAN**

12-07-2010 Dernière mise à jour : ( 12-07-2010 )

**Théâtre / danse / musique. Dans un long et généreux marathon, exhib', impudique mais jamais nombriliste, Angelica Liddell s'impose en mater dolorosa d'un monde terrorisé, qui souffre autant qu'il se rassure dans la solitude.**

Que ceux qui regrettaient que l'italien Pippo Delbono, habitué d'Avignon, ne soit pas de l'édition 2010, se consolent: au cloître des Carmes, avant la chapelle des Pénitents blancs, le Festival d'Avignon accueille pour la première fois la madrilène Angelica Liddell. Plus de 5 heures de cris et de douleur, de bruit et de fureur, dans une Casa de la fuerza où l'on retrouvera aussi les cousinages d'autres réguliers du Festival, de Marina Abramovic à Rodrigo Garcia en passant bien sûr par Jan Fabre - la performeuse est en effet une «sanguine», même si on ne saurait la résumer à ses scarifications, finalement très soft-. Mais c'est surtout à l'univers du «barboni» Delbono que l'on songe face à cette brindille de nerfs et de hargne, face à son syncrétisme et à sa générosité, à sa façon d'assener, sans détours ni frontières, et à sa capacité à fédérer des êtres hors norme sans que l'exhibitionnisme ne se vautre dans la manipulation.

**Travailler plus pour souffrir moins ?**

Lancée dans une traversée du plateau par une petite fille et son avion à pédales, La Casa de la fuerza, «maison de la force» fait référence à la salle de gym où la performeuse a tenté -vainement- de se reconstruire, en soulevant des haltères en vélo sur des chansons pop ou enchaînant des passacailles de Bach juchée sur un vélo, «parce que l'épuisement physique aide à supporter la défaite spirituelle».

L'épuisement, le travail sur le corps est au coeur des deux premiers volets de cet opus en trois parties: mariée en noir entourée d'un gang de mariachis et de deux demoiselles d'honneur aux couleurs acidulées mais aux pulsions tout aussi violentes (arrachage de cheveux, décharges électriques), Angelica Liddell y est d'abord une Tequilera ardente, presque une adolescente attardée qui, telle l'Agrippine de Brétecher est convaincue de l'infinité de sa souffrance, de l'impossibilité d'être aimée de nouveau. Hay que trabajar : il faut travailler. Angelica Liddell est une travailleuse.

**Le coeur sur le grill**

Entre hystérie et confessions, le trio de soeurs tchékhoviennes boit de la bière jusqu'aux débordements, fume comme des volcans, tente la purification par le citron, mais ne récolte que l'acidité. La deuxième partie, où l'odyssée mexicaine devient un hiver vénitien solitaire (donc masochiste), avec des tiramisù dont on ne se relève pas, est portée par le Cum dederit, extrait du Nisi Dominus de Vivaldi rebaptisé par la brune aux yeux charbonneux et le sublime violoncelliste-contraténor Pau de Nut «bordel de merde, je suis sur le point de pleurer».

En mettant à ce point son coeur «sur le grill», en affichant son mépris pour les théâtraux «hippies caviar», en crachant sur les pierres du cloître, en disséquant ses tchats pornographiques sur le net et en se proclamant «bolchévique de la chatte», elle pourrait lasser, et sa fureur, qu'elle n'a de cesse de justifier, paraître affectée, ampoulée. Il n'en est rien, et la course folle, marathon de sang et de bière, sur les chansons pop du groupe gothico-soft baque La oreja de Van Gogh (Muñeca de trapo et Dulce locura), emporte tout sur son passage: cette femme-là a choisit de porter la douleur du monde, son impudeur n'a rien à voir avec le nombrilisme, ses humiliations affichées ont l'ambition d'être un antidote, déversé en partage. La pénitente, en chemise d'homme au coeur explosé ou en déménageuse infatigable de canapés, assènera le coup de grâce, toujours avec ses demoiselles de déshonneur, en déversant, sac après sac, de dizaines de kilos de charbon sur le plateau, pour les enlever, à grandes pelletées, laborieusement, acharnées, après avoir rêvé du Mexique comme les filles du grand Anton rêvaient de Moscou...

**Angélica, marquise du Styx**

Entre une voiture désossée et remplie de gerbes de fleurs et des croix fushias (parce que l'homme, qu'il soit bourreau, fils de pute ou pâte à modeler, a chez Liddell cette couleur-là), le troisième volet voit la matrone et ses compañeras plus en retrait. Le Mexique, l'état du Chihuahua et la ville de Ciudad Juarez, à la frontière des Etats-Unis, s'invitent à la noire messe, via les témoignages stupéfiants de trois jeunes femmes, nouvelles amazones, nouvelles Lysistrata de la galaxie Liddell : les maquiladoras, les viols, les enlèvements, un véritable «féminicide» s'y étalent, avec des mots choisis, témoignages bruts d'un Mexique «si coloré dehors, mais si pourri dedans».

Vivaldi revient, mais aussi la Song to the siren des Cocteau Twins, le Love me tender d'Elvis et Ne me quitte pas de Brel. Avant qu'un colosse ne vienne boucler la boucle en reprenant, entre brutalité en poésie pure, le constat noir d'Angélica, marquise du Styx («Amar tanto para morir tan solos / aimer autant pour mourir si seuls»), les femmes fatales offriront une ronde sur le tube des «Chunguitos», qui a notamment marqué le film Les nuits fauves de Cyril Collard et a été repris par Manu Chao, Me quedo contigo. Une ronde, une chanson qui appartient à tous: encore une antienne de Pippo Delbono. Et le même frisson



**Festwochen. 2011**

Angélica Liddell

**La casa de la fuerza** / The House of Strength

PERFORMANCE / MADRID / PREMIERE IN THE GERMAN-SPEAKING REGION

Spanish performance artist Angelica Liddell is a virtuoso of pain. Her five-hour elegy on the pervasive violence of a world dominated by men, a violence supported and self-inflicted by women, is an excess of breathtakingly beautiful images that, not without self-irony, speak of female obsessions, fears, self-hatred and yearning – a subjectively passionate yet universal artwork that bares the soul and exhausts the body to breaking point.

Three European women confess their loves, lusts and physical humiliations – speaking, singing, dancing with vast quantities of beer, cigarettes and blood; they undress, slash their bodies, are visited by Mexican mariachis and accompanied by a cellist whom they like but do not desire. Three Mexican women comment quietly and poignantly on the unsolved mass murders committed on women from the border town of Ciudad Juárez. In an autobiographical moment, Liddell films news about the bombing of the Gaza Strip until she starts to cry, rage, curse Israel, men, war, and finally attacks herself.

For almost two decades, Angelica Liddell has been creating performances that put her own body on the line and employ the poetry of cruelty as their means of expression. Her works often associate ethical issues. Liddell was honoured with several European art awards. forum festwochen 2011 premiered her project *San Jerónimo*.

El País. 07/11/10.

## "Es normal estar en el mundo del teatro y detestarlo"

JESÚS RUIZ MANTILLA

Voluntariamente aislada, Angélica Liddell es una rara avis del mundo del teatro. Pero sus espectáculos radicales, incisivos, incómodos, ganan adeptos en España y Europa.

"Harta me tenéis con lo de nihilista...". Quizá tenga razón Angélica Liddell (Figueres, Girona, 1966) y sea necesario huir de las etiquetas a la hora de definirla. Su teatro no es fácil. Nace de la indignación, de una fantasía bastarda pero devota de los mitos, los cuentos y una realidad opresiva, asfixiante. Es radical y frágil. Molesta y perversa. Un talento raro, una voz incómoda.

Empezó a tientas. Sabía que necesitaba sacar de dentro discursos duros. De niña leía compulsivamente en el cuartel donde se educó junto a su familia. Su padre, militar, no impidió esa necesidad y estudió arte dramático y psicología. Hoy es toda una *outsider*, inadaptada a conciencia, a veces impenetrable, dubitativa y juguetona. De lo único que no tiene dudas es de su equipo: el Real Madrid. Del resto, vive en permanente conflicto, con el ansioso empuje que le proporciona la paradoja creativa. Cita a Unamuno y Homero. Shakespeare y la Biblia son sus dos guías principales. Se indigna y se carcajea a partes iguales. Ha creado espectáculos de premio, como *El año de Ricardo* y *Mi relación con la comida*, otros como *Y cómo no se pudo...*, *Blancanieves*, *Y los peces salieron a combatir contra los hombres* o *Perro muerto en tintorería*. Desde hace cuatro años vive trotando por el mundo con sus obras, representadas con éxito en España y por Europa. Entra y sale del espejo con una habilidad desconcertante. De algo le vale el mote. Su Liddell se lo debe a Alicia. Pero Angélica no vive en el país de las maravillas, sino en el reino oscuro de la desesperanza.

**Usted escribe todas sus obras, las interpreta, las dirige. ¿Qué nombre le damos a eso?**

Yo tengo una necesidad compulsiva de expresar mis sentimientos y utilizo todos los medios a mi alcance.

**¿Por qué en el teatro?**

No sé por qué. Nunca se saben esas cosas. No sé si fue una elección, seguramente me sentía cómoda en un escenario. Escribía obras larguísimas con 13 años, dialogadas, espantosas, melodramas pesadísimos.

**¿Melodramas? ¿Espantosos? ¿De qué iban? ¿Ya estaba obsesionada con Alicia? Su Liddell viene de ahí...**

Bueno, pero eso es porque me hubiera gustado que me escribieran un libro así.

**A falta de rapsodas así en su vida, usted se lo guisa y usted se lo come, ¿no?**

Desde muy pequeña escribía diarios. Mi relación con la palabra es muy temprana. Leía muchísimo, incluso libros para adultos, desde el *Reader's Digest* hasta lo que encontrara. Era compulsiva. Yo procedo de una familia no muy culta y mi manera de rebelarme contra eso era leer.

**¿Lo más subversivo que podía hacerse en un cuartel en pleno final del franquismo era leer?**

Quizá yo tuviera esa intuición. A los siete o a los 12 años no sabes qué es subversivo o revulsivo, seguramente había un instinto de rebelión que me empujaba hacia la lectura.

**Una infancia con siete años metida en el 'Reader's Digest' es rarita. ¿Qué más leía?**

El libro que más recuerdo era el de la campaña de Napoleón en Egipto.

**¿Bonito?**

Muy bonito. O la biografía de María Antonieta... Siempre me apasionó ese personaje al que le cortaban la cabeza. Biografías, cultura de lectura popular, lo que había en una casa...

**Hija única, además, ¿qué decía papá?**

Mi padre no responde al tópico de un militar. Cuando yo cumplí 10 años era suboficial y vivíamos en un cuartel de caballería. Para mí era normal. El otro día me encontré en una gasolinera con un escuadrón que llegaba en autobús y sentí hasta nostalgia.

**¿Nostalgia? ¿De la infancia en el cuartel?**

Sí, para mí todo ese mundo era lo cotidiano, es al salir cuando te das cuenta de otras cosas.

**¿Mucha disciplina?**

Normal. Tampoco en el colegio. Fui a uno de monjas, no eran demasiado severas. Era en Figueres, después seguí en Bétera.

**¿Y aun así salió del Madrid? ¿No le digo a usted que resultó rara?**

No, hombre.

**¿Desubicada?**

No tengo servidumbres respecto a cómo se debe ser. No voy a legitimar más mis colores. El otro día me regalaron una entrada por mi cumpleaños para ir al Bernabéu y fue muy bonito.

**También ha rondado usted mucho el Museo del Prado, donde se resguardaba de la lluvia mientras actuaba en la calle.**

**¿Con qué se queda, con el Bernabéu o el Prado?**

Con Cristiano Ronaldo.

**Volvamos al cuartel. ¿Cómo se recuerda de niña?**

Yo fui una niña solitaria. No me gustaba mucho la gente, y ahora, menos.

**¿Ah sí?**

Sí, conforme me hago mayor me gusta menos. El niño crece.

***Tampoco cambiamos tanto sustancialmente. La infancia perdura.***

No soy muy diferente de como era de niña, pero no recurro a mi infancia para legitimarme como adulta. Hay muchas cosas que se me escapan. No sé y tampoco me pienso psicoanalizar para descubrirlas.

***Lo que muestra en su teatro, ¿de dónde sale? ¿De la rabia? ¿De la observación?***

El método de trabajo cambia. Cuando uno es joven intenta legitimar intelectualmente todo. Los procesos, las influencias, las citas. Te agarras a eso. Pero todo ha ido cambiando hacia una confusión organizada. Ahora dependo mucho más de los sentimientos.

***¿Se está ablandando?***

No, los sentimientos son una cosa dura.

***Y frágil.***

Esa es la gran contradicción.

***¿Cómo se encuentra el equilibrio entre ambas cosas? ¿Qué se cuenta desde el sentimiento?***

La condición humana. Es imposible hablar de otra cosa que no sea del ser humano.

***Esa condición humana en la que usted no confía...***

Después de ciertas experiencias he llegado a una desconfianza total. Me he fiado de gente equivocada. También he vivido un cierto desprendimiento con el compromiso de la idea de lo humano. Era algo que se imponía. He trabajado con la indignación frente a la injusticia, pero hay un momento en el que empiezas a desconfiar de lo que te rodea. Te aíslas. La gran consecuencia de la desconfianza es perder el vínculo con la idea colectiva. Unamuno hablaba de que somos carne y hueso en contraposición a la humanidad. No creía en los grandes compromisos. En ese proceso estoy. No en hacer compatibles intereses particulares con los universales. Hay un desgarrar. Desconfías del hombre y crees que no puede existir nada, ningún orden capaz de controlar su mezquindad. Cuando te ocurre eso, como dice Houellebecq, vas de domicilio privado en domicilio privado.

***Así que sigue instalada en el nihilismo. ¿Carne de la nada?***

Es posible.

***Entonces, ¿para qué actuar? ¿Para qué decir?***

Esa es la gran paradoja.

***Los artistas que como usted insisten en la mezquindad del ser humano ¿por qué nos deben producir más confianza que otros? ¿Cómo fiarnos de ustedes?***

No se fíe usted de mí, en absoluto.

***Me debo fiar. Si hemos quedado para una entrevista, me tengo que fiar. Pero ¿por qué? ¿Para qué dirigirse a todos esos miembros de la condición humana que van a verla y según usted son miserables? ¿Qué quiere demostrar?***

Nada, no quiero dar lecciones. Lo haces porque necesitas exponerte. Es la misma contradicción que te lleva a otra inmersa en el arte: por más horrendo que sea lo que muestras, puede resultar muy hermoso. La creación existe a base de conflictos.

***Si no es un asco. Se basa en el conflicto: para construir y para destruir. ¿Usted construye o destruye?***

Eso es muy curioso. Construyo... Claro. Construyo. Si no, no hay estética. Es básico.

***¿Pero sobre el nihilismo?***

No me lo explico. No lo sé. Me tenéis harta con el nihilismo. Pienso por lo que me indigna. El odio me hace reflexionar.

***¿Qué odia?***

El mundo en general.

***¡Vaya!***

¿Para qué entrar en detalles?

***Algo amaré. Con algo disfrutaré de la vida.***

Gracias a que odio el mundo puedo disfrutar de lo bello. Gracias a eso. Y gracias a que ya puedo decidir qué me hace gozar o reconciliarme con la vida, ya que no con el mundo, con la vida. Eso me hace consciente de ese aislamiento que hablábamos. Cada vez me relaciono más con el mundo a través de lo que considero bello.

***¿Qué es bello?***

Lo inexplicable, lo inefable, lo que te consuela... Tantas cosas. Pero son intransferibles.

***¿Un gol de Cristiano? ¿Un exabrupto, una chulería de Mourinho?***

A mí me cae muy bien, es lo que nos hacía falta. Soy una gran defensora de Mourinho. Yo en mi casa veo partidos y películas.

***¡Qué gran actor Mourinho!***

Claro, claro. Tiene que trabajar conmigo ya. Es excesivo. Me gusta la gente excesiva. Es fantástico. Suspendí ensayos en Aviñón para ver partidos del Mundial. El día de la final subí a saludar con mi camiseta roja. De pequeña hacía diarios con Naranjito y todo, con críticas a los porteros, al arbitraje.

***¿En qué se parecen el fútbol y el teatro?***

No me he parado a pensarlo. No lo sé y ahora me da pereza... debería ponerme a escribir sobre eso, me sale mejor.

***Quizá Mourinho y el teatro le sugieran más.***

Es fantástico. No como Guardiola. No le soporto.

***¿Por qué, mujer?***

Los que van de maestros no los aguanto, los que van de eso, paternalistas, humildes, sencillos, no puedo con ellos. Esa exaltación de los valores no me convence. Esa exaltación de la humildad me parece soberbia. Yo no me fío. Prefiero a Mou.

## El Cultural. 13/05/11.

Angélica Liddell: "Funciono por oposición, es mi motorcito"

LIZ PERALES | Publicado el 13/05/2011 |

Hace tiempo que cambió las salas alternativas por la protección de las instituciones culturales, confirmando así que hasta el verbo más radical puede ser digerido por las fauces del teatro oficial. Angélica Liddell ha necesitado ahora 46 personas, - entre ellas, cinco acróbatas chinos, ocho niñas y cinco actores-, para hablar de su inocencia robada en *Maldito sea el hombre que confía en el hombre: un projet d'alphabetisation*. Estrena el espectáculo el día 19 en las Naves del Español de Madrid, dentro del Festival de Otoño. El Cultural habló con ella.

Lleva un vestido azul de lunarcitos, peinado victoriano, zapatos rojos a juego con sus labios. Se ve que Angélica Liddell (Figueras, 1966) ha preparado concienzudamente su imagen para la entrevista. Parece una niña en su madriguera, la sala de ensayos del Auditorio de San Lorenzo de El Escorial, amueblada con los elementos de atrezzo y la escenografía del nuevo espectáculo y donde lleva encerrada desde hace dos meses con su compañía. **Liddell habla sin reparo de su atormentada existencia y de cómo el teatro la ha rescatado.** Y mientras lo cuenta, ríe, ríe bastante desmintiendo esa aureola de mujer atrincherada en el lado maldito de la vida. Por la conversación desfilan Fassbinder, la poeta Anne Sexton, Genet, Houellebecq... y Mourinho, siempre personajes extremos, radicales, en los que encuentra un espejo donde mirarse. Al despedirnos, una ya no sabe quién está detrás de Liddell (alias de González): una frágil mujer que a diario intenta renacer de sus cenizas, o una mujer de firme voluntad que, seducida por el juego intelectual que le proporcionan las ideas y las palabras, se aplica a seguir el patrón de un personaje fabricado por su imaginación. Lógico que el teatro sea su espacio natural.

-¿Cuál es la idea de este nuevo espectáculo? El título hispano-galo es porque lo produce los Festivales de Aviñón y de Otoño?  
-El título está también en francés porque he escrito un alfabeto francés, no porque lo produzca Aviñón pues nació antes de que entrara el Festival. La tesis de la que parte es ... todavía no puedo resumirlo en una tesis..., pero tal vez sean las consecuencias de un sentimiento muy profundo de humillación. He intentado encauzar esas consecuencias en la construcción de un alfabeto basado en la desconfianza, a raíz de una acumulación de experiencias desastrosas que en muy poco espacio de tiempo me han conducido a un aislamiento voluntario. Al principio, fue una soledad impuesta, luego ha sido elegida.

### Renombrar el mundo

- Pero ¿quién, qué le ha humillado?

-Es el mismo sentimiento de humillación con el que trabajo en *La casa de la fuerza*. Es un sentimiento de humillación como mujer, tu vida salta por los aires y de la peor manera. Y comienzas a renombrar el mundo a través del odio, de la rabia, del dolor. Todo eso he conseguido canalizarlo a través de la palabra y de un espacio poético. **Hasta ahora mi trabajo había dependido de las ideas, de una implicación política o social, más bien antisocial**, de resistencia a la injusticia y al sufrimiento humano. **Ahora he pasado a hablar más de mis sentimientos.**

-Y la forma, el aspecto estético ¿le preocupa más ahora que antes?

-El esteticismo en sí no me interesa en absoluto. Creo que debe estar asociado a la expresión de los sentimientos y las ideas. La estética y la ética van juntas. La forma me preocupa mucho, pero debe estar a la altura del sufrimiento si nos referimos a *La casa de la fuerza*, y de la renuncia a lo humano en el caso de *Maldito sea el hombre que confía...* Para mí la forma es una manera también de emocionar y la emoción es el mejor vehículo para tocar la inteligencia. La gente más estúpida que he conocido suelen ser psicópatas incapaces de ponerse en el lugar del otro, de emocionarse.

-Habla de renombrar el mundo con un alfabeto propio.

-Surgió porque tuve que ponerme a estudiar francés, me iba a Francia a trabajar y coincidió con un profundo sentimiento de desgarrar que me llevaba a hacer saltar el mundo por los aires. Quería hacer explotar el mundo a la vez que estoy sentada en un pupitre, como una niña, aprendiendo el alfabeto francés, diciendo cosas tan absurdas como 'mi pantalón es rojo' o 'la mesa está al lado de la ventana'. Pero lo que quiero yo es aprender a decir rabia, odio...

(...)

### El motorcito de la rebeldía

-¿Por qué empezó por el teatro?

-No recuerdo de qué manera. **Empecé a escribir en diálogos desde chiquitita. Y pronto me di cuenta que aquella era la manera de vengarme de la vida.**

-¿Tiene una explicación a que desde niña sintiera esa atracción por lo sórdido?

-¡Qué sé yo! ¡Cómo voy a saberlo, si a los siete años ya me llevaron a un psiquiatra! Hay gente que no podemos ir a los sitios, somos inválidos. Es un sentimiento que he aprendido a manejar a través de la palabra y, luego, con esto del teatro, tan raaro. Por eso, el teatro es...

-¿Su tabla de salvación?

-Sí, más que terapia, es lo que me salva de mi propia naturaleza, que muchas veces detesto.

-Luego, pasó por la Escuela de Arte Dramático de Madrid (Resad), de la que no tiene muy buena opinión, cosa que molesta a algunos profesores. Supongo que algo aprendió ¿no?

-(*risas*) Sí, supongo que sí, pero yo siempre funciono desde la rebeldía. Rebeldía a la familia, a todo, funciono por oposición, es mi motorcito. Y la Resad fue, seguramente, el primer lugar donde aprendí a rebelarme. Pero yo he aprendido más de mi abuela y de su relación con las palabras. Ella era una campesina de Extremadura.

-¿Su abuela escribía?

-No, qué va, pero era capaz de memorizar durante la siega unos versos que se cantaban en las rogativas. Ella los almacenaba en su memoria porque no sabía escribir, era algo prehomérico. Recuerdo que cuando tuve mi primera máquina de escribir, los pasé a papel.

### La piedad, aspiración humana

-¿Le cuesta mucho dar por terminado lo que escribe?

-Mucho, mucho...Para escribir este alfabeto he tardado un año y todavía sigo corrigiendo. Lo primero, siempre es la palabra. Luego me cuesta mucho ubicarla. Aquí he querido que fuera un espacio infantil.

-¿Y qué hacen los chinos?

-Son acróbatas de Pekín y, es curioso, estaba trabajando con la idea de la falta de piedad y cuando ellos han llegado, lo han transformado todo. Es como si me hubiera llegado un torrente de vida y de inocencia, que es de lo que hablo, de la falta de la inocencia. Porque **yo he perdido la inocencia tardísimo, a los 43 años.**

-Quizá eso explique que siga llamándose Liddell.

-He sido muy boba, muy tonta. Cuando a los 40 años te machacan la inocencia, hay que empezar a vivir otra vez. **En estos últimos cuatro años me he hecho muy vieja y por eso en esta obra me he rodeado de inocencia. Porque para negar el amor y la piedad, hay que haber amado mucho.** Y para llegar a la desconfianza a la que he llegado, es que he confiado mucho. Y cuando llegas a la negación de la vida, es que has amado muchísimo la vida. De ahí mi chip suicida, que amas tanto la vida que no la soportas como es. **Soy una suicida sin suicidio**, como decía Anne Sexton, tengo un amor desproporcionado por la vida.

-¿Y la religión nunca fue un consuelo?

-Estudié en un colegio de monjas y hablaba mucho con Dios, pero hasta la adolescencia. Y quieras que no, la educación religiosa a veces te convence (*risas*).

-En sus obras desliza valores cristianos, la piedad, por ejemplo.

-**La piedad debería ser la aspiración humana, ponerse en el lugar del otro. Pero en absoluto está asociado al catolicismo, que es algo que detesto profundamente**, con toda mi alma. Sí, es posible que trabaje con términos cristianos porque leí mucho la Biblia, que es un libro muy hermoso. Como la *Iliada*. Dos libros maravillosos que intento imitar continuamente.